

## Geoffroy/Bonaparte : une (t)autobiographie?

---

Valérie Narayana<sup>1</sup>

This article considers the aesthetic and epistemological singularities of a slim volume entitled *Le Monde des détails* published by the naturalist Etienne Geoffroy Saint-Hilaire around 1822. This strange opusculé, comprising both autobiographical and biographical characteristics, is devoted to Napoleon's adolescence. It presents the scientific views held by the general during his Egyptian expedition – an element on which Geoffroy (the name he goes by today) capitalized to draw parallels between the future emperor's views and his own personal unitary theory of the universe. This odd conflation is best understood in light of the debates held in the French Academy of Science at the time. In this institution, Geoffroy's conceptions were frowned upon, deemed too 'metaphysical' by positivist colleagues interested in 'facts'. In order to raise his standing among his peers, this scientist turned to the figure of Bonaparte, considered both as a pragmatist and a visionary. Through this association, Geoffroy seemed to want to rehabilitate the role of imagination in his scientific modeling.

Ce travail considère les particularités esthétiques et épistémologiques d'un opusculé intitulé *Le Monde des détails*, publié par le naturaliste Geoffroy Saint-Hilaire vers 1822. Ce texte étrange, à la fois autobiographique et biographique, est consacré à l'adolescence de Bonaparte. Cet écrit résume les vues scientifiques du général lors de son expédition en Égypte et révèle un savant décidé à rapprocher les propos du futur empereur de ses propres théories unitaires sur la création. Cette tentative d'assimilation se comprend à la lumière des débats savants qui sévissent alors à l'Académie des sciences. On y accuse Geoffroy de basculer vers la métaphysique au lieu de s'en tenir aux 'faits'. Or, le savant trouve contraignantes les théories positivistes ambiantes, qui minimisent le rôle de l'imagination dans la modélisation. En invoquant le pragmatique et fougueux militaire dans son récit de vie, Geoffroy veut valoriser les perspectives cosmogoniques qu'ils partagent tous deux.

### 1. Un opusculé à détailler...

En 1835 paraît un court texte biographique consacré à Napoléon et signé Étienne Geoffroy Saint-Hilaire. Le futur empereur avait jadis invité le jeune naturaliste à participer à son expédition en Égypte. Une lecture de l'opusculé de Geoffroy, intitulé *Sur une vue scientifique de Napo-*

---

<sup>1</sup> Université Mount Allison, Canada.

*l'éon Bonaparte, formulée dans l'âge mûr sous le nom de 'Monde des détails'*, suggère que le savant comptait sur cet étrange petit ouvrage pour vulgariser ses recherches<sup>2</sup>. En particulier, il espérait mieux faire connaître sa théorie Unitaire de l'organisation animale.

Il s'agira, ici d'étudier cet écrit insolite qui passe de la biographie à l'autobiographie ; car, comme plusieurs textes qui échappent aux prescriptions génériques, il permet une lecture croisée. Plus précisément, un tel ouvrage illustre comment les contraintes épistémologiques d'une époque se répercutent sur les 'pactes' qui régissent le récit de vie savant, tant dans son écriture que dans sa réception. Cette relation peut également être appréhendée en examinant si, à l'inverse, un passage inhabituel de la biographie à l'autobiographie scientifique est susceptible de révéler des particularités sur le milieu professionnel ambiant. Passer du texte au contexte et vice-versa semble indiqué face à ce texte hybride. L'ouvrage est difficile à aborder sans jeter un coup d'œil du côté de l'Histoire, qu'il s'agisse de celle des sciences ou des mentalités. En effet, il paraît à une époque complexe dans l'histoire politique et scientifique de la France qui s'institutionnalise entre ses changements de régime. Même en se tournant vers les schémas plus généralisateurs de Foucault, force est de constater qu'à l'époque en question, une nouvelle inscription s'étend sur le palimpseste. Il s'agit de celle délaissant le « socle épistémologique » de la *mathesis* classique qui autorise à la fois de « classer les êtres » et de croire à « une histoire immémoriale de la nature et à une profonde poussée des être à travers sa continuité »<sup>3</sup>. Au tournant du XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècle, Foucault voit une modification fondamentale dans la conceptualisation de l'espace/temps en ce qui a trait à l'histoire naturelle : « pour l'expérience classique, le vivant était [...] une série de cases dans la *taxionomia* universelle de l'être ; si sa localisation géographique avait un rôle », « c'était pour faire apparaître des variations qui étaient déjà possibles ». Mais « à partir de Cuvier », contemporain et rival de Geoffroy, « le vivant s'enveloppe sur lui-même, rompt ses voisinages taxinomiques [et] se constitue un nouvel espace » : « celui, intérieur, des cohérences anatomiques et des compatibilités physiologiques, et celui, extérieur, des éléments où il réside pour en faire son corps propre » ; et « ces deux espaces ont une commande unitaire » : « celle des conditions de vie »<sup>4</sup>. La *vie*, que la conception foucauldienne identifie comme « point de fuite souverain, indéfiniment éloigné mais constituant » de cette nouvelle

<sup>2</sup> Étienne GEOFFROY SAINT-HILAIRE, *Sur une vue scientifique de Napoléon Bonaparte, formulée dans l'âge mur sous le nom de « Monde des détails »*, Paris, de Brun, 1835. Ce titre sera désormais abrégé comme suit : *Vue scientifique*.

<sup>3</sup> Michel FOUCAULT, *Les Mots et les choses*, Paris, Seuil, 1966, p. 163.

<sup>4</sup> *Ivi*, p. 287.

histoire naturelle explique peut-être le ton mystique de l'opuscule du savant. En effet, sur le plan stylistique, il est profondément marqué par la poétique de l'époque romantique. À ce titre, il se soumet difficilement aux canons de l'écriture savante, caractéristique qui ne l'empêche pas de faire quelques entorses à ceux du récit de vie, entendu à la fois sur le plan savant et personnel.

Un recensement de ces nombreuses subversions suffira, en un premier temps, à donner une idée du contenu, du ton et de la forme de ce singulier opuscule. Les particularités du texte sont frappantes ; elles méritent une mise en contexte. C'est ce que tentera, en un deuxième temps, un examen des enjeux sociaux et institutionnels évoqués par la 'vue scientifique' de Geoffroy. Interviendra enfin une discussion des conditions qui président à la construction d'un 'Moi' intime et savant à une époque où se jumellent les deux courants intellectuels du Romantisme et du Positivisme. C'est une époque ambiguë, où la construction du génie savant s'alimente à la fois d'une poétique de la singularité et d'un arbitrage public. Il importe de se pencher sur les conjonctures qui favorisent des mélanges de genres qui, à leur tour, demeurent peut-être les meilleurs témoignages, esthétiques et idéologiques, de mentalités sous-jacentes. Le présent travail espère éclairer une époque captivante de la science grâce au 'moi' ambigu légué par l'opuscule de Geoffroy.

## 2. Bonaparte sujet/objet d'une vue scientifique

Dans un chapitre très suggestif de *Moi aussi*, Philippe Lejeune se penchait sur la question du genre autobiographique en consultant le *Catalogue de l'Histoire de France* à la Bibliothèque nationale<sup>5</sup>. En quête d'un corpus apte à éclairer son rapport toujours nuancé à l'autobiographie, il commentait cet outil de recensement. Le document signalait sous la cote LN 27 une foule de « biographies individuelles », répertoriées sous la rubrique plus générale de l'Histoire<sup>6</sup>. Ici, donc, nulle distinction entre biographies écrites par l'auteur même et celles écrites par d'autres. Cette « masse de textes biographiques » le poussait à faire une « apologie du fatras »<sup>7</sup>. Il n'y voit pas une « gangue impure et amorphe d'où extraire le minerai pur de l'autobiographie » mais un « milieu vivant et organisé » dont il va « sélectionner une variété »<sup>8</sup>. En réaction à ce classement, Lejeune envisage la biographie comme une des multiples manifestations « d'un discours social

---

<sup>5</sup> Philippe LEJEUNE, *Moi aussi*, Paris, Seuil, 1986, p. 249.

<sup>6</sup> *Ivi*, p. 250.

<sup>7</sup> *Ivi*, p. 249 et 258.

<sup>8</sup> *Ivi*, p. 253.

beaucoup plus étendu », où « l'essentiel » restait « l'affirmation, ou la mise en question, de la valeur ». Il constate alors :

Les formes dominantes sont, du côté de l'affirmation, l'*éloge* et l'*exemple*, et du côté de la mise en question le *procès*, l'*apologie* et le *cas*. Au niveau même des titres, la littérature biographique manifeste clairement la récurrence de ces 'formes simples', de même qu'elle donne rapidement une espèce de 'carte' des activités ou des situations sociales investies d'une valeur, ou faisant l'objet d'un débat<sup>9</sup>.

La grande justesse de ce commentaire se révélera sous peu. Il suffit, pour le moment, de voir l'opuscule de Geoffroy comme une exception apte à confirmer une règle. De par son titre – de « Vue scientifique » – cet écrit revendique une certaine neutralité, contrairement au '*procès*' ou à '*l'apologie*', objets de débat. Le texte affirme aussi sa légitimité savante. Or, il est impossible à l'époque de dissocier les vues scientifiques de Geoffroy du grand débat taxonomique de 1830, qui l'oppose à son rival Cuvier. Cette ambiguïté incite à s'attarder sur le titre du texte, soit la « vue scientifique de Napoléon »; cette dernière est-elle celle de Napoléon (qui aurait alors formulé le « Monde des détails ») ou s'agit-il d'une vue scientifique au sujet de Napoléon (qui dès lors serait l'objet de cette vue et non son possesseur) ? Le titre n'est pas tout à fait clair sur ce point, et la forme de l'opuscule vient nourrir cette ambivalence.

Le texte est de douze pages. Il débute avec le passage suivant, où l'exaltation romantique se joint à l'épique : « Napoléon, encore jeune, partagea le pressentiment des hautes classes de la société d'avant la révolution, et crut aussi qu'un changement dans les relations sociales allait s'opérer : chacun s'y attendait comme à l'inévitable résultat des acquisitions lentes, mais incessantes, mais profondes de la raison humaine »<sup>10</sup>.

Cette lancée précède un développement d'une page et demie où la voix narrative situe les choix du jeune homme dans le mouvement de l'Histoire :

Dans la tendance nouvelle des esprits, dans leur essor vers des meilleures destinées, où s'adresseront les pas de Napoléon ? Où ce génie naissant rencontrera-t-il l'action unitaire et l'ascendant de puissance nécessaires pour imprimer leur direction à d'aussi hautes conjonc-

---

<sup>9</sup> *Ibidem*.

<sup>10</sup> É. GEOFFROY SAINT-HILAIRE, *Vue scientifique*, *op. cit.*, p. 1.

tures ? En méditation sur cela, à l'âge de quinze ans, Napoléon n'entrevoit [que] deux routes praticables : il lui faut opter entre les armes et les sciences<sup>11</sup>.

Le biographe explique que Napoléon veut choisir les sciences, « car son esprit né rêveur, a déjà, dans de profondes méditations, entrevu que la vie des choses dépend de détails infinis, et il ne lui a point échappé que la pensée humaine s'était peu [...] occupée de ces rapports fondamentaux »<sup>12</sup>. Il voit comme « une vaste exploitation cette infinité de faits dont l'action réciproque, à toute distance, lui paraît encore inaperçue ; l'immensité de ce parcours et ces difficultés, inextricables pour tout autre esprit que le sien, le décident ». Reste à trouver un « point de mire » : « Il le cherche [chez les] notabilités scientifiques, et Newton lui apparaît comme la plus grande. Newton à surpasser, ses travaux et sa gloire hors de rangs, à subalterniser ! voilà [...] la préoccupation vive, incessante, le confiant espoir d'une pensée conçue à l'aurore de la vie »<sup>13</sup>. Ce jeune 'rêveur' devra à contrecœur choisir les armes, de « dures circonstances » l'y poussant : « ces regrets », « il les exprimait même au milieu de ses plus éclatans [sic] triomphes »<sup>14</sup>.

Le texte quitte alors la période de l'adolescence pour décrire le retrait du « général en chef de l'armée d'Orient ». Ces « dernières heures de son séjour au Caire », explique le biographe, ont déjà été décrites dans un de ses propres textes savants, ses *Études progressives*, publiées plus tôt<sup>15</sup>. Afin de ne pas avoir à se répéter « sur le pathétique de la situation », il en vient « à ce mot en saillie » : « *Jeune, dit Napoléon, je m'étais mis dans l'esprit de devenir un inventeur, un Newton* »<sup>16</sup>.

« La scène » apprend-on « se passait dans les jardins du palais Esbékieh, sous les yeux d'hommes d'élite », dont le géomètre Monge, qui « fit valoir la portée de ce joli mot de Lagrange : *Nul n'atteindra la gloire de Newton, il n'y avait qu'un monde à découvrir* ». Napoléon rétorque : « *Qu'ai-je entendu ? Mais le MONDE DES DÉTAILS ! qui a jamais songé à cet autre, à celui-là ? Moi, dès l'âge de quinze ans, j'y croyais [...] et ce souvenir vit en moi comme une idée fixe à ne m'abandonner jamais* »<sup>17</sup>.

---

<sup>11</sup> *Ibidem*.

<sup>12</sup> *Ivi*, p. 2.

<sup>13</sup> *Ibidem*.

<sup>14</sup> *Ibidem*.

<sup>15</sup> É. GEOFFROY SAINT-HILAIRE, *Études progressives d'un naturaliste*, Paris, Roret, 1835.

<sup>16</sup> É. GEOFFROY SAINT-HILAIRE, *Vue scientifique. op. cit.*, p. 3. Les italiques ainsi que les majuscules sont dans le texte original.

<sup>17</sup> *Ibidem*.

Suit une description de ce ‘monde’ où les moindres *vues* de Bonaparte semblent connues du narrateur biographe :

Notre jeune philosophe – écrit-il, – voyait que Newton s’était arrêté [...] à une spéculation plus philosophique que pratique. Lui seul, au contraire, tenait au caractère de la spéculation d’application toute économique. Il plaçait au premier rang les avantages de cette sorte, qui lui paraissaient résulter de l’appréciation, du contact et de l’actualité de la vie sensuelle, de la connaissance des relations et du jeu des *détails*<sup>18</sup>.

Capter ainsi la vie des sens chez Bonaparte a de quoi impressionner – l’auteur en trace un véritable panorama, s’étirant d’une logique indicielle à l’actualité économique. Cette intimité intellectuelle établie par le biographe va en grandissant dans l’extrait suivant :

Ce qu’avait d’imposant le monde astronomique ne manquait point à son *monde des détails*. L’immensité des choses, comme leur perfection d’arrangement, s’y voyaient acquises dans la considération des minimes atomes lancés par des mondes stellaires, par la production du fluide lumineux qu’envoient ces grands corps à la terre. Et c’était aussi le même grandiose, car n’est-ce point au sein des *détails* propres à notre corps planétaire que l’espèce humaine vit déposée et se trouve entretenue ? N’est-ce point par le concours de ces protées en nombre infini que s’organise la masse imposante de la croûte animée de la terre ; et en effet, ce riche revêtement de notre globe, qu’est-ce, si ce n’est l’immense laboratoire où nous sommes versés, [...] l’un des lieux du *monde des détails*, du monde phénoménal ?<sup>19</sup>

Cette description dépasse, il va sans dire, l’exégèse; en débouchant sur un présent intemporel, elle rejoint l’hymne cosmogonique. Comme pour rétablir le vécu de la scène, un discours rapporté vient trancher sur cet épanchement. La voix énergique de Napoléon défie Monge dans une tirade à guillemets (auquel le géomètre n’aura d’ailleurs pas la chance de répliquer) :

« Newton se trouve avoir résolu le problème du mouvement en général [...] : c’est magnifique  
« pour vous autres gens d’esprit et de mathématiques. Mais que moi, j’en fusse venu à « apprendre aux hommes comment s’opère le mouvement qui [...] se détermine par « l’intervention  
« des plus petits corps j’aurais résolu le problème de la vie de l’univers; et cela « fait, ce que je  
« tiens chose possible, j’eusse dépassé Newton de toute la distance qu’il y a « entre la matière

---

<sup>18</sup> *Ivi*, pp. 3-4.

<sup>19</sup> *Ivi*, p. 4.

«et «l'intelligence. Par conséquent, il n'y a donc rien d'exact dans votre mot « de Lagrange, puisque le monde des détails reste à chercher<sup>20</sup>.

C'est à la suite de cette bravade qu'émerge enfin le 'je' du biographe. La voix de Geoffroy vient donc prendre le relai de celle du jeune général qui, déjà, supplantait la première voix narrative omnisciente. Le ton du naturaliste contraste initialement avec celui du militaire. On y trouve une humilité qui se teinte néanmoins d'un léger paternalisme : « J'ai cherché à me bien pénétrer du sens de ces phrases [de Bonaparte], et j'ai cru y comprendre qu'il y entrait, confusément sans doute, l'idée de ces conditions d'essence et d'affinité élective qui caractérisent chaque sorte de matériaux atomiques »<sup>21</sup>. Le rapport d'altérité qui préside à la construction du 'moi' de Geoffroy se révèle toutefois de courte durée. En effet, quelques phrases plus loin, il est question d'un mystérieux « premier principe des choses » qui « nous amène au sentiment de la nature aux prises avec elle-même »<sup>22</sup>. Ce 'nous', à la fois intime et universel, opère une sorte de fondu. De modeste témoin, Geoffroy s'est transformé sans heurts en chantre d'une 'nature', qu'il voit

opérant la séparation des matériaux d'essence contraire [...] qu'elle rassemble avec prédilection, qu'elle coordonne avec harmonie, et dont elle forme enfin ces agrégats merveilleux, ses plus admirables machines, *les êtres organisés vivans* [sic] ; composés dans lesquels le bon accord des éléments constitutifs engendre la faculté et la liberté de mille actions partielles et concurrentes<sup>23</sup>.

Ce lyrisme fusionnel (dans lequel s'estompent les frontières entre la 'vue' du général et celle du savant) est suivi de quelques pages vantant l'intérêt de Bonaparte pour les sciences. Marchant « sur les traces d'Alexandre », il s'entoure « de soldats lettrés » et il « entraîne sur les champs de bataille les chefs des travaux scientifiques, les chimistes, phisiciens [sic] et physiologistes, qui sont l'ornement de la moderne Athènes »<sup>24</sup>. La verve épideictique du biographe clame un certain recul face à son sujet ; or, cette extériorité s'est déjà avérée précaire. Aussi n'est-il pas surprenant de voir poindre, parmi ces récits, le 'moi' du savant. Le biographe raconte comment, retenu au Caire, Napoléon « en profite pour demander un cours sur la chimie » durant lequel « l'illustre

---

<sup>20</sup> *Ivi*, pp. 4-5.

<sup>21</sup> *Ivi*, p.5.

<sup>22</sup> *Ibidem*.

<sup>23</sup> *Ivi*, p. 5.

<sup>24</sup> *Ivi*, p. 7-10.

disciple fut seul à écouter la leçon du maître ; mais s'apercevant que le débit du professeur se ressentait de l'absence d'un auditoire nombreux, Berthollet fut engagé à se faire accompagner de quelques amis »<sup>25</sup> ; et Geoffroy d'ajouter : « j'eus à remplir le personnage de Léandre, et à figurer comme le représentant d'une assemblée »<sup>26</sup>. Ce rôle de comparse fait sourire. En effet, le conteur existe un peu en marge du cénacle militaro-scientifique napoléonien. Il narre un autre épisode qui s'écarte lui aussi de ces virils tableaux : « J'avais en mer, dans les parages de Malte, reproduit sur un requin harponné et hissé à bord, sous les yeux et sur la demande du général Régnier, la principale expérience de Galvani, touchant l'électricité animale. Bonaparte m'en demanda un récit détaillé »<sup>27</sup>. L'image légèrement cocasse de la créature électrisée fait ressortir le caractère bon enfant du savant, singularité qui se retrouve aussi dans un passage quelques pages plus loin :

Les hommes d'état sont jugés bien diversement : souvent l'on croit s'aviser de finesse [...] en leur déniaient tout ce qu'ils avançaient. Je n'avais point ce préjugé dans mes rapports avec Napoléon, et tout au contraire je déclare avoir usé avec lui de sympathie, et, à cause de cette sympathie, avoir mieux écouté, et toujours très religieusement accueilli ses paroles [...] ; ce n'était point non plus une crédulité trop complaisante; mais c'est qu'à l'égard de ses réflexions sur les sciences, ma forme d'esprit répondait à la sienne<sup>28</sup>.

Geoffroy explique ainsi cette similitude : « Comme Napoléon, je tenais *à priori* que les phénomènes de l'électricité, formant autant de protées jusqu'alors insaisissables, subiraient l'action d'une grande et incessante méditation ; et je croyais nommément, que ceci se passerait en Egypte, parce qu'il s'y trouvait deux poissons électriques de structure très différente, la *torpille* et le *silure trembleur* »<sup>29</sup>.

Alors qu'un parallèle pourrait bien être établi entre les croyances attribuées aux deux hommes, l'étrange causalité proposée par le savant (entre ses convictions et la fortune ichtyologique des lieux) est déroutante. La singularité du propos est exacerbée par la description suivante qui abandonne tout à fait la perspective biographique : « Long-temps [sic] j'ai demandé ces poissons, excitant à prix d'argent le zèle des pêcheurs : une circonstance fortuite les amena vivans

---

<sup>25</sup> *Ivi*, p. 7.

<sup>26</sup> *Ibidem*.

<sup>27</sup> *Ibidem*.

<sup>28</sup> *Ivi*, p. 10.

<sup>29</sup> *Ivi*, p. 11.

[sic] et ensemble sous mes yeux, au moment de clore mon voyage, dans Alexandrie bombardée »<sup>30</sup>. Le savant va « détourner [s]a pensée du bouleversement de cette ville pour la concentrer exclusivement sur les phénomènes d'électricité de ces deux poissons »<sup>31</sup>. Il précise : « Je m'y appliquai avec une puissance d'attention excessive, désordonnée, tuant les forces du corps et m'ayant rendu gravement malade ; mais enfin il sortit de ces efforts une vue d'une application générale »<sup>32</sup>. Cette 'vue' est « l'idée de génie qui fut chez Keppler », « que la cause qui place, *Deo juvante*, l'ordre et l'harmonie de l'univers sous le ressort et la toute-puissance d'un seul levier, est à déterminer et déterminable »<sup>33</sup>.

Geoffroy rappelle au lecteur que ce concept avait déjà été avancé dans « la formule » de sa « *loi universelle*, développée et devenue [s]on principe de l'attraction de *soi pour soi* ». Il conclut ainsi son opuscule : « Je crois ces renseignements suffisants [sic] pour mettre le public dans le cas de juger si j'ai fait preuve de la justesse et de la solidité d'esprit indispensables à la discussion d'aussi graves intérêts »<sup>34</sup>.

Sans le secours de résultats concrets ni de formalisations, le texte invite plutôt à s'interroger sur les 'valeurs' de la science de l'époque (pour reprendre le mot de Lejeune). Un regard jeté sur le milieu professionnel ambiant permettra de situer cet écrit, tâche dont il convient maintenant de s'acquitter.

### 3. Enjeux bio(géo)graphiques vers 1830

Comment expliquer cette prose presque hallucinée, affirmant sa valeur savante, mais à califourchon sur divers récits de vie ? Une réponse partielle se trouve dans la crise – médiatique et méthodologique – qui sévit dans la section d'histoire naturelle de l'Académie des Sciences. En 1830, un public amusé observe un mordant débat taxonomique entre Geoffroy et son rival George Cuvier, confrontation qui reste sans issue<sup>35</sup>. L'ambivalence résiduelle autorise à se demander : « Comment peut-on se raconter en tant que naturaliste vers 1835 »?

---

<sup>30</sup> *Ibidem*.

<sup>31</sup> *Ibidem*.

<sup>32</sup> *Ibidem*.

<sup>33</sup> *Ivi*, pp. 11-12.

<sup>34</sup> *Ivi*, p. 12.

<sup>35</sup> Toby APPEL, *The Cuvier-Geoffroy Debate*, New York, Oxford University Press, 1987, pp. 107 et 154.

Il importe de rappeler les enjeux de « La Querelle des analogues ». En premier lieu, il y a désaccord quant aux espèces. Cuvier pense que les espèces sont discontinues et fixes<sup>36</sup>. Geoffroy, quant à lui, est moins catégorique : il se demande si l'effet du milieu pourrait en générer de nouvelles. Cette position admet éventuellement que les espèces puissent être dérivées les unes des autres au gré de facteurs spatio-temporels. En ces temps prédarwinien, il n'y a pas encore lieu de parler d'évolution ; mais certains des écrits de Geoffroy le situeraient plutôt dans le camp qu'on dira transformiste. Il voit la nécessité d'une réflexion sur la filiation interspécifique<sup>37</sup>.

Celle-ci est déjà lancée en Allemagne où les recherches de Kiemeyer, entre autres, établissent un parallélisme entre d'une part, les stades de l'embryon et de l'autre, les séries animales (c'est-à-dire celles qui rangent, en ordre ascendant, les mollusques, insectes, poissons, oiseaux et mammifères)<sup>38</sup>. Ainsi, l'embryon, dans sa progression, reprendrait, de façon récapitulative, une série d'espèces. Geoffroy est fasciné par ces travaux et surtout par certaines structures d'animaux exotiques, comme les os hyoïdes. Ces formes latentes (destinées à devenir l'osset de l'oreille) assument temporairement, chez les fœtus marsupiaux, une forme de mâchoire transitoire et primitive<sup>39</sup>. Le naturaliste fait l'hypothèse qu'un plan unitaire lie toutes les espèces entre elles. Selon lui, tous les êtres auraient des homologies d'organes. Ainsi, le crâne humain serait analogue aux segments supérieurs qui se trouvent autant chez les invertébrés que les insectes. Ce rapprochement lui semble valable car il pose que le crâne humain est dérivé de quatre vertèbres supérieures fusionnées.

Cette 'vue' des choses nuit à Geoffroy. Ce n'est pas tant l'idée qui déplaît, mais la découpe des savoirs qu'elle mobilise. Certes, l'unité de la Création est recevable, mais comme dogme. Au sein d'une société très divisée, au moment même où la Restauration cède à la Monarchie Constitutionnelle, il est déconseillé de superposer l'embryogénèse à la phylogénèse dans un cadre chronologique, réflexion qui débouche fatalement sur l'apparition des espèces, question métaphysique.

Cela déplaît au baron Cuvier. Décoré pair de France depuis 1819, il ne veut heurter aucune des sensibilités politiques, voire cléricales, des nombreux régimes qui se succèdent dans les trois premières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle français. Il dirige de grandes équipes d'aides-naturalistes et de dessinateurs qui génèrent d'innombrables planches illustrant des reconstructions fossiles ou

<sup>36</sup> Georges CUVIER, « Nature », in *Dictionnaire des Sciences naturelles*, 1825, vol. 34, pp. 261-268.

<sup>37</sup> Hervé LE GUYADER, *Geoffroy Saint-Hilaire*, Paris, Belin, 1998, p. 125.

<sup>38</sup> T. APPEL, *The Cuvier-Geoffroy Debate*, op. cit., p. 107.

<sup>39</sup> Stephen Jay GOULD, « An Earful of Jaw », *Natural History*, 1990, pp. 19-20.

de squelettes d'animaux contemporains. Le baron brandit cette méthode synchronique pour faire échec à toute spéculation diachronique touchant à la spéciation.

Aux tendances théorétiques de Geoffroy qu'il critique rondement, Cuvier oppose un principe de fonctionnalisme<sup>40</sup>. Selon lui, un carnassier, pour répondre à la *fonction* première de l'alimentation, aura des dents, un système digestif et des membres permettant ces usages. La longueur et la forme des organes veillant aux fonctions essentielles, ces structures devront être coordonnées à l'*intérieur* de l'organisme. Selon lui, le *structurel* est subordonné au *fonctionnel*<sup>41</sup>. Ce principe, à l'instar de ses planches illustrées, valorise un regard *intraspécifique* aux dépens d'une théorisation interspécifique. Ce statisme heuristique, une fois appliqué à ses reproductions empiriques, l'incite à affirmer que les êtres vivants se divisent en quatre 'embranchements' *discontinus* : vertébrés, mollusques, articulés et rayonnés.

Or, au-delà des enjeux cléricaux, un malaise plus subtil s'immisce entre signe et référent, entre la planche illustrative et la nature; car ce qui se fige sur papier peut aussi être ranimé dans un opuscule. Avec ses atomes, protéés, requins et machines, Geoffroy déploie une poésie divinatoire. Le geste n'est pas anodin à l'époque positiviste où Cuvier règne en secrétaire perpétuel de l'Académie. Le baron veut distinguer la science des autres discours en s'armant de lois, de vérifications définitives ; mais la taxonomie est multifactorielle et vouée à l'incomplétude. Les modèles se multiplient et aucun ne remporte les suffrages – ils se dévaluent donc les uns les autres<sup>42</sup>. Dès lors, le rôle de l'imagination dans le discours savant tend à devenir suspect. Dans ce climat pré-poppérien où l'apport de l'infirmité est un peu escamoté, il est tentant de se réclamer des 'grands' de la science, dont le prestige est déjà établi. L'un comme l'autre, les rivaux évoquent la figure de Newton.

#### 4. Ceci n'est pas un 'fait'

L'ascendant de Newton dans la 'vue' scientifique de Geoffroy est évident. Cuvier, de son côté, tente d'établir un parallèle entre sa méthode et le calcul newtonien. Il prête à sa loi fonctionnelle des rapports d'une « nécessité égale à celle des lois métaphysiques ou mathématiques »<sup>43</sup>. Telle la gravité, ce précepte se livrerait à des déductions inéluctables. Ainsi, la trouvaille d'une dent

---

<sup>40</sup> T. APPEL, *The Cuvier-Geoffroy Debate, op. cit.*, p. 46.

<sup>41</sup> Martin RUDWICK, *The Meaning of Fossils*, University of Chicago Press, 1985, p. 113.

<sup>42</sup> *Ivi*, p. 119.

<sup>43</sup> G. CUVIER, *Leçons d'anatomie comparée*, Paris, Crochard, 1805, vol.1, p. 47.

d'herbivore permettrait de révéler, par nécessité fonctionnelle, le système digestif, la taille, bref, la totalité de l'être disparu. Cuvier impose ce système à coups de manœuvres politiques mais certains de ses collègues y voient des failles logiques<sup>44</sup>. Ce n'est pas une propriété interne au système de Cuvier qui détermine ces reconstructions, mais bien l'expérience empirique préalable du naturaliste qui lui permet d'anticiper ses assemblages<sup>45</sup>. La loi présidant aux 'faits' cuvériens n'en est donc pas une. Est-ce cette sourde lacune qui poussera Cuvier à soudoyer la presse lors du débat de 1830 qui l'oppose à Geoffroy ?

En effet, le fonctionnalisme n'est pas très convaincant, en raison de ses coercitions aléthiques qui découragent tout contre-argument. L'infirmité d'un principe par un autre aurait pu séduire, mais une telle démonstration est d'emblée frustrée par un débat dépareillé opposant une méthode prônée à une conjecture avouée. Il n'y a pas à dire, le système de Geoffroy est flou, vu son ampleur et sa circularité. Au sein d'un tel plan, le sens du positionnement des organes (vus indépendamment de leur fonction) ne se perçoit qu'à condition d'accepter *a priori* ce même plan unitaire. Cela dit, Geoffroy reconnaît la nature hypothétique de ce qu'il avance. Cuvier, au contraire, n'expliquera jamais pourquoi la ressemblance formelle est admissible à l'intérieur de ses quatre embranchements mais pas au-delà !<sup>46</sup> Ce qu'il tait, c'est la part d'imagination et d'arbitraire dans son élaboration – condition propice au dialogue de sourd. C'est dans ce contexte qu'il faut situer les débordements de Geoffroy.

Ceux-ci soulèvent, en somme, la délicate question de l'idéologie scientifique : s'il faut réprover les causes premières au profit des causes immédiates, à combien d'étapes mentales en amont d'une observation peut-on se situer avant d'avoir le droit de modéliser ? Quelle part de fabrication accorder à toute démarche et à l'inverse, quelle part de concret apporter à toute projection ? Ne faudrait-il pas *déjà* connaître la réponse à une hypothèse pour être sûr de ne pas trop s'éloigner du constat savant ?

Ces questions suggèrent le rôle symbolique de Newton. La physique de celui-ci arrive à fédérer deux composantes de la réflexion scientifique que le débat de 1830 séparera à tort. Elle rallie imagination et rationalisme. Ses lois s'appuient autant sur la cohérence prédicative de savoirs axiomatiques que sur le pari hasardé de l'épreuve empirique. La taxonomie, au contraire, est

<sup>44</sup> Henri-Marie DUCROTAY DE BLAINVILLE, *De l'organisation des animaux (Introduction)*, Paris, Levrault, 1822, p. iv.

<sup>45</sup> M. RUDWICK, *The Meaning of Fossils, op. cit.*, p. 113.

<sup>46</sup> É. GEOFFROY SAINT-HILAIRE, « Nature », in *Encyclopédie moderne de Courtin*, 1825, vol. 17, pp. 35-36.

écartelée entre l'indémontrable et le consensus, (qualités pourtant réunies par les postulats des sciences pures!). Si Cuvier force un consensus à coups de violence institutionnelle, il redoute un arbitraire qu'il s'acharne à occulter. Quant à Geoffroy, s'il redoute un consensus éluif, il force une mise à nu de l'arbitraire scientifique. Confronté aux lacunes des sciences du vivant, Geoffroy admet que ses hypothèses sont provisoires<sup>47</sup>. De là, son choix d'avancer une 'vue' qui ne fait pas loi ; et en guise d'adjuvant dans ce pari méthodologique, il veut Bonaparte.

Ce choix s'explique sans doute par le discours ambiant sur le progrès. Une représentation sérielle est faite des sciences, des plus abstraites aux empiriques<sup>48</sup>. Ce n'est donc pas un hasard que Geoffroy (dont l'opuscule s'ouvre en exaltant les « acquisition lentes, mais incessantes [...] de la raison humaine ») se passionne pour la physiologie. Dans l'échelle des savoirs, cette nouvelle science succède à la dernière science 'positive', la chimie lavoisierienne. Comme la physique, cette discipline s'est laissée modéliser par un grand homme. D'où la conviction que l'heure des sciences du vivant sonnera aussi ; mais c'est sans compter sur un objet dont l'incomplétude frustre la représentation. Cuvier veut ses découvertes 'acquises'. Or, une abondance de planches n'est pas forcément une traduction fidèle de la nature, et prévisibilité n'est pas cohérence. Geoffroy, en acceptant d'envisager les repères multiples et transitoires du vivant<sup>49</sup>, semble perdre pied ; aussi pose-t-il comme prémisses nécessaires, voire tautologiques, un plan unitaire dont il est difficile de dégager la teneur mystique. S'ajoute à ce pari méthodologique un 'pari biographique' où, pour reprendre l'expression de François Dosse, Napoléon est possédé par son biographe et vice-versa<sup>50</sup>.

Devant ce 'monde des détails' irréductible et encore informulé, le futur empereur sert de symbole d'élection. Il émerge d'une réalité fragmentaire pour provoquer une sorte de consensus. Dans ce monde 'à-venir', l'un peut représenter l'autre, dans une relation (t)autobiographique. Croire à la marche des sciences, à la postérité, c'est vouloir signaler le non-encore dicible.

C'est là un des aspects fascinants de cet opuscule, surtout si l'on accepte comme convention de la biographie « l'ordre chronologique qui permet de soutenir l'attention du lecteur en quête

---

<sup>47</sup> *Ibidem*.

<sup>48</sup> Nicolas de CONDORCET, *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, Paris, Vrin, 1970, pp. 176-177. Auguste COMTE, *Plan des travaux scientifiques nécessaires pour réorganiser la société*, Paris, Aubier, 1822, 1971, p. 58.

<sup>49</sup> Georgette LEGÉE, « Les lois de l'organisation d'Aristote à Geoffroy Saint-Hilaire », *Histoire et nature*, 1973, 1, p. 18-19.

<sup>50</sup> François DOSSE, *Le Pari biographique*, Paris, Découverte, 2011, p. 130.

d'un futur que dévoile progressivement la mise en intrigue »<sup>51</sup>. Le texte de Geoffroy/Bonaparte, fusionnel, bascule dans l'intemporel. Cela dit, il ne faut pas méprendre cette fougue romantique pour de l'irréflexion : Geoffroy saisit mieux que son rival le rôle de l'erreur dans la modélisation savante. Le milieu positiviste (qui fétichise le fait acquis), réprouve son monde fourmillant de détails taxonomiques mais ficelé par un article de foi. Cette multiplicité, le savant revenu d'Égypte la démontre empiriquement. Qui plus est, il admet ne pouvoir la formaliser sans inférences, parti pris qui, pour des raisons idéologiques est jugé 'métaphysique'. Dès lors, il lui faut réhabiliter l'imagination en se liguant avec un adolescent 'rêveur' mais résolu, plus tard sensuel et conquérant.

Les pressentiments et ressentiments d'Étienne Geoffroy Saint-Hilaire témoignent donc des heurts qui sévissent alors entre propositions logiques et propos idéologiques. Si Foucault – comme l'indiquent les passages cités plus haut – voit Cuvier comme un novateur, la rupture amenée par cette nouvelle conception s'effectue sans doute au prix d'une certaine prudence philosophique. Il n'est pas interdit de voir dans l'ancien esprit de système une tempérance classique hésitant à trancher sur un objet multiforme. Les failles logiques inhérentes au positivisme semblent au contraire pouvoir loger à plusieurs enseignes : mauvaise foi, angles morts épistémologiques, dynamiques institutionnelles<sup>52</sup>. Il n'est d'ailleurs pas exclu que le baron, fin politique, ait tiré profit de ce flou. Après tout, ces inconséquences sont utiles dans la mesure où elles masquent l'écueil épistémologique contre lequel achoppe le *credo* positiviste que toutes les sciences seront (un jour) acquises. Cette impasse, Patrick Tort l'associe à l'impossibilité de percevoir alors, comme « l'un des objets propres [...] à l'histoire générale des sciences le fait pourtant hautement intéressant et problématique de l'*inégal développement* des régions de la science »<sup>53</sup>. Cette tendance persiste encore et Bachelard l'a bien soulignée comme Bourdieu, à sa suite : ne prendre comme normatifs que les 'faits' scientifiques acquis revient à négliger les erreurs d'abord commises et les fausses routes suivies dans la caractérisation d'un système<sup>54</sup>.

---

<sup>51</sup> *Ivi*, p. 58.

<sup>52</sup> Richard SOMERSET, « The Naturalist in Balzac : The Relative Influence of Cuvier and Geoffroy Saint-Hilaire », *French Forum*, 2002.1, vol. 27, p. 86.

<sup>53</sup> Patrick TORT, *La Raison classificatoire*, Paris, Aubier, 1989, p. 272.

<sup>54</sup> Pierre BOURDIEU, *Science de la science et réflexivité*, Paris, Raisons d'agir, 2001, p. 12.

## 5. Le fatras du vivant...

Les heurts de la science méritent d'être abordés avec la « gourmandise du chiffonnier » qu'éprouve Lejeune devant la cote LN 27<sup>55</sup>. Dans cette optique, un opuscule (t)autobiographique engendré sous les feux d'Alexandrie bombardée aura de quoi électriser les curieux. Le 'monde de détails' de Geoffroy permet de mieux comprendre une période capitale de la science française. D'une part, il signale une crise de valeurs. Par là, il échappe un peu aux repères typologiques – éloge, procès, cas – que recensait Lejeune au milieu d'un fatras biographique. D'autre part, il tente de réinscrire la métaphysique au sein de la science, entreprise d'une rare sagacité sur le plan (méthodo)logique ; mais l'écrit est émouvant de par son aspect personnel, livré en même temps qu'une science en devenir. Il s'y constitue un récit de vie, certes, mais face à l'émergence de la *vie*, au sens où veut la cerner l'histoire des sciences fouchaldienne, au début du XIX<sup>e</sup> siècle : « [p]ar rapport à la vie, les êtres ne sont que des figures transitoires et l'être qu'ils maintiennent, pendant l'épisode de leur existence, n'est rien de plus que leur présomption, leur volonté de subsister »<sup>56</sup>. Enfin, l'œuvre de Geoffroy montre tout ce qui sépare alors les milieux savants français de la grande 'vue' d'outre-Manche qui alliera enfin incomplétude et synthèse. En attendant, on y trouve, dans la 'gangué' du savoir bientôt 'organisé', protégées, requins et poissons électriques. C'est la passion provoquée par ce « milieu vivant » qu'il fait bon « sélectionner »<sup>57</sup>.

---

<sup>55</sup> Ph. LEJEUNE, *Moi aussi*, op. cit. p. 258.

<sup>56</sup> M. FOUCAULT, *Les Mots et les Choses*, op. cit. p. 291.

<sup>57</sup> Ph. LEJEUNE, *Moi aussi*, op. cit., p. 253.